

SUZANNE GIROULT, *une libertine à Hautefontaine*

Julien SAPORI

Quel lien peut-on trouver entre le procureur du district de Soissons, Nicolas Quinquet, le député de l'Aisne et futur préfet d'Amiens Nicolas Quinette, le général Dumouriez, le poète et Conventionnel Fabre d'Églantine ou encore le Président de la Convention Hérault de Séchelles ? Tous ces révolutionnaires ont été successivement (et parfois en même temps ...) mari ou amants de la belle Suzanne Giroult, dite Illyrine ou encore La Morency. Et la liste est loin d'être exhaustive ! Cette parfaite mondaine, «*la belle évaporée*» comme l'appelait Charles Nodier (1), représentante achevée de la galanterie parisienne sous la Terreur et le Directoire, est également connue pour ses quelques ouvrages, qui ne brillent certes pas par leurs qualités littéraires, notamment son autobiographie, «*Illyrine ou l'écueil de l'inexpérience*» (2).

Or notre héroïne a passé une grande partie de son enfance et de son adolescence à Hautefontaine : c'est en effet dans ce village oisien que, quelques années avant la Révolution, elle a forgé son caractère et établi sa réputation de fille libertine.

Les origines familiales

Le père de Suzanne, Charles Giroult, ancien négociant parisien, était un homme avisé qui avait investi dans la terre. Devenu fermier, il avait loué l'importante ferme des Chartreux du Temple dite aussi de Bourgfontaine, sise à Mortefontaine (présentement située dans l'arrondissement de Soissons). Très rapidement, ce cultivateur, parfaite illustration des grands «*fermiers-gentilhommes*» de la région, avait affermi sa fortune et, en agrandissant sans cesse ses propriétés, s'était imposé dans le pays comme un véritable notable, allié aux principales familles de la région (3).

En 1766, il s'était marié en secondes noces avec Suzanne Charlotte Françoise Ringuier, fille du Président de l'Élection de Crépy-en-Valois. De leur union naquirent treize enfants dont l'aînée, et aussi la seule née à Paris, le 11 novembre 1767, était notre Suzanne.

Sa grand-mère maternelle, Angélique Courtier veuve Ringuier, avait pris sa retraite à Hautefontaine, dans une maison louée à la Comtesse de Rothe. Cet édifice, dont la tour ronde atteste à la fois l'ancienneté et la notabilité de ses premiers habitants, située au cœur du village face à l'église, au 4 rue Rurolle, existe encore de nos jours. Voici le décor planté.



Le récit reconstruit de Suzanne

Le jeudi 15 mai 1797, à cinq heures du soir, Suzanne est à Paris, au numéro 111 de la rue neuve Saint-Roch. Les amis qu'elle avait réunis pour déjeuner viennent de partir. La belle Suzanne est mélancolique : elle vient d'avoir trente ans et commence à constater, avec une certaine angoisse, que ses charmes ne sont plus tout à fait ce qu'ils étaient autrefois. Les temps sont durs : elle est divorcée, brouillée avec sa famille et de plus en plus isolée au sein d'une société désormais soucieuse de retrouver une certaine rigueur, toute relative, en matière de mœurs.

Nécessité alimentaire ou besoin de faire un premier bilan d'une vie encore courte mais déjà passablement mouvementée, elle commence alors à rédiger ses mémoires, selon une forme épistolaire très en vogue à l'époque, popularisée notamment par Montesquieu dans ses *Lettres persanes*. Le titre lui-même, *Illyrine ou l'écueil de l'inexpérience*, met à contribution les clichés littéraires du XVIII^e siècle, en particulier l'innocence ingénue et naïve des jeunes filles, très prisée dans les salons de l'époque.

A partir de cette prétendue «inexpérience» puérile, Suzanne bâtit une histoire banalement initiatique, décrivant la découverte de l'amour avec ses contrariétés si prévisibles, puis sa récompense (le mariage), suivie de l'inévitable déception et d'une plongée dans le monde du libertinage. La dernière étape aurait pu être le remord et la juste punition, comme dans les *Liaisons dangereuses* de Laclos, mais c'est là que Suzanne nous réserve la seule surprise de son ouvrage : la culpabilité y est totalement absente et Illyrine, au lieu de rencontrer la statue du Commandeur, s'adonne joyeusement à la débauche...



*Docile enfant de la nature ?
L'Amour dirigea ses desirs,
De ce Dieu la douce imposture
Fit ses malheurs et ses plaisirs.*

Débuts à Hautefontaine

Dès la première page, son esprit s'envole vers Hautefontaine, où sont nichés ses premiers souvenirs. Selon une coutume très répandue à l'époque, Suzanne fut envoyée aussitôt après sa «naissance en nourrice dans une campagne qu'habitait (son) aïeule maternelle» (4). Elle précise que son père avait acheté un bien «au milieu d'une contrée presque aussi sauvage que les déserts de l'Arabie» (sic) - c'était la ferme de

Mortefontaine, où ses parents vinrent s'installer peu après sa naissance. Les Giroult laissèrent leur fille aînée à Hautefontaine et «bientôt on oublia mon frêle individu». Mais Suzanne fut «chérie de (sa) digne aïeule et élevée avec soin sous ses yeux», si bien qu'elle s'attachait vivement à elle. Elle devint une charmante jeune fille : «je promettais beaucoup (...) Dans bien des campagnes, et j'ose même dire aussi bien des villes du voisinage, je passais pour la plus intéressante petite personne du canton».

Dans ses ouvrages, Suzanne ne parle à aucun moment du château des De Rothe. Pourtant, au moment de son séjour au village, de 1767 à 1779, la demeure des seigneurs de Hautefontaine, située à quelques centaines de mètres seulement de la maison de l'aïeule, connaissait une vie fastueuse et libertine que la petite Giroult ne pouvait ignorer. Le dimanche, elle voyait débarquer dans l'église paroissiale, juste en face de chez elle, tous les habitants du château. Selon une habituée, la comtesse de Boigne, *«personne n'y portait de livres de prières : c'était toujours des volumes d'ouvrages légers, et souvent scandaleux, qu'on laissait dans la tribune du château à l'inspection des frotteurs, libres de s'en édifier à loisir»* (5) On ignore si les frotteurs du village eurent l'occasion de parcourir ces «ouvrages légers», mais on imagine Suzanne en prendre connaissance avec intérêt !

En 1779, la gamine a douze ans lorsqu'il prend la fantaisie à son père de la rappeler au sein de la famille. Dans la maison paternelle, Suzanne passe pour une intruse aux yeux de ses frères et soeurs. Elle souffre de n'avoir qu'une «*légère part*» de la «*tendresse journalière*» portée par les parents aux rejetons de leur nombreuse famille : *«Je regrettais vivement l'habitation de ma grand-maman, où j'étais la seule maîtresse»*. La mauvaise entente avec ses frères et soeurs est telle que le père décide de l'éloigner à nouveau du logis parental : six mois après son arrivée à Mortefontaine, Suzanne est envoyée au couvent des Ursulines. *«J'aurais mieux aimé retourner chez ma bonne aïeule ; mais comme on trouvait, disait-on, qu'elle m'avait gâtée, on ne jugea pas à propos de me renvoyer chez elle»*. Par convention ou commodité, Charles Giroult s'était donc complètement déchargé de l'éducation de sa fille. Suzanne devait lui en

conserver rancoeur, tout en reproduisant le même schéma avec sa fille unique, qu'elle abandonna très tôt.

Un mariage précoce

Pour une jeune fille dégourdie et ambitieuse, le mariage était alors le seul moyen d'échapper à l'oppression de la maison paternelle et de mener l'existence de son choix. A quinze ans, devenue une charmante adolescente, Suzanne jette son dévolu sur un homme nettement plus âgé qu'elle, déjà bien installé et en mesure de l'introduire dans le milieu mondain, Jacques Charles Nicolas Quinquet, avocat en Parlement, au bailliage et siège présidial de Soissons. C'est «*au déclin du jour dans les bosquets de Hautefontaine*» que cette grande libertine organisa son premier rendez-vous et connut son «*premier amant*». Pendant les huit jours précédant ces instants déterminants, connaissant la «*bonté de cette excellente personne*» qu'était sa «*grand'maman*», elle intrigua pour la «*mettre dans (ses) filets*», pouvoir «*coucher cependant en tout bien tout honneur*» à Hautefontaine et «*passer trois jours sans revenir à la maison paternelle*». La courte distance séparant Mortefontaine et Hautefontaine imposait des «*raisons spéciales pour coucher*» chez la grand'mère et Suzanne mit tout en oeuvre, même «*l'obéissance la plus aveugle*» - peu dans ses habitudes - «*pour captiver l'esprit de l'aïeule, et le suffrage de maman, afin d'obtenir la permission de papa*».

Elle arriva la veille du rendez-vous à Hautefontaine. On imagine dans quel état fiévreux elle attendit «*le lendemain, au moment où le soleil ne dorait plus que faiblement les délicieux coteaux qui couronnaient une partie de l'habitation*» de sa «*toute bonne aïeule*», pour s'échapper et s'acheminer «*par un sentier étroit et couvert*» l'ame-

nant «*dans une allée de tilleuls très sombre, dont le milieu était coupé par une grotte de mousse et un ruisseau*» (6). C'est «*dans ce réduit charmant (...), dans cette grotte délicieuse*» que Quinquet lui donna «*sa foi ainsi que son portrait*», caché dans une boîte à double fond, et «*très ressemblant*». Ces «*plus doux transports*» durèrent jusqu'à une heure avancée de la soirée, avec pour seuls témoins «*les étoiles qui nous éclairaient, les arbres, les fleurs, les ruisseaux qui nous environnaient, toute la nature ensevelie dans le calme le plus profond*», tandis qu'un «*tendre zéphir nous rafraîchissait de son haleine*». Ils regagnèrent, «*étroitement unis*», l'habitation de l'aïeule «*déjà inquiète*» de l'absence de sa petite-fille, mais qui «*ne fit nulle observation*» et «*ordonna de servir un souper frugal et de disposer deux appartements*».

La pauvre vieille, alors âgée de soixante-dix ans, fut-elle dupe ? «*Après un souper dont la gaieté assaisonna les mets*», dans «*l'embarras*» mais «*loin de se sentir coupables*» Suzanne et son amant montèrent, accompagnés de Madame Ringuier qui «*avait voulu nous conduire elle-même dans nos appartements*». La grand'mère «*gardant le plus profond silence sur ce qui s'était passé (...)* embrassa bien tendrement sa petite fille qui, lui rendant son affection, insista pour la «*reconduire*» malgré la «*légère résistance*» qu'elle lui fit et ne la quitta que lorsqu'elle la vit au lit. L'appartement de Quinquet était «*au bout du même corridor*» que celui de Suzanne ; ils ne manquèrent pas de se retrouver pour causer une bonne partie de la nuit, mais ne s'en tinrent pas aux seules paroles «*et se donnèrent tous les plaisirs*». Après «*une nuit encore heureuse*», Suzanne dut rentrer à Mortefontaine. Les semaines suivantes, elle n'était «*heureuse*» que lorsque elle pouvait se «*retrouver dans les bosquets de Hautefontaine*».

Charles Giroult était hostile à l'idée de cette union, le nommé Quinquet étant non seulement plus âgé que sa fille, mais ayant aussi la réputation de mener une vie dissolue. Finalement, après bien des vicissitudes, il céda face à la détermination de sa fille, et le mariage eut lieu le 8 novembre 1786 à Hautefontaine.

Trompée et infidèle

C'est encore à Hautefontaine que Suzanne, qui allait tromper allégrement son mari par la suite, faillit succomber pour la première fois à l'infidélité. Elle se trouvait chez l'aïeule avec un ami du couple, pour lequel elle avait une «*amitié bien tendre*». C'était un abbé très Ancien Régime, «*jeune, beau, bien fait*» avec «*surtout des yeux charmants*», dont «*quelquefois l'expression s'était fait sentir aux miens. Peut-être qu'une témérité aurait réussi à l'abbé ; (...) mais il était si vertueux ! (...) Une seule fois nous faillîmes succomber à l'appât du loisir ; c'était chez ma bonne aïeule à Hautefontaine dans le même appartement et le même lit où l'année précédente j'avais reçu clandestinement mon époux : cette fois je m'y trouvais avec l'abbé, et nous étions à dire qu'il serait affreux d'abuser, l'un, d'un époux aussi confiant, et l'autre, de trahir l'amitié ; mais un baiser bien sensuel alors eût peut-être triomphé de nos sens, et nous eût fait violer les lois de l'honneur, lorsqu'une bonne de mon aïeule traversant le corridor, nous fit une peur effroyable (elle était en chemise, et nous ignorions que cette somnanbule se promenait ainsi presque toutes les nuits). L'abbé se sauva vite dans sa chambre et ce fut l'heureusement de Marmontel. Je me mis au lit, et passai le reste de la nuit assez paisiblement».*

Quelques temps plus tard, étant enceinte, Suzanne revint achever sa grossesse à

Hautefontaine. «*En arrivant chez ma grand'mère, j'avais donné l'appartement d'honneur à Melle P..., moi j'avais gardé le plus petit qui avait tant de précieux souvenirs pour moi, puisque c'était le même où dix-huit mois auparavant j'avais passé ces deux nuits clandestines avec mon mari, qui n'était encore que mon amant ; c'était encore le même où je faillis rendre les armes à l'abbé et partager ses transports, sans l'apparition du somnanbule. Combien j'avais déjà comparé ces deux situations avec celle où je me trouvais alors !*». Suzanne avait toutes raisons de se sentir mélancolique car, aussitôt le mariage prononcé, son mari l'avait délaissée et même trahie : elle n'ignorait pas qu'il était devenu l'amant de cette demoiselle P... qui à présent l'accompagnait.

La mélancolie tourne bientôt au drame. Le lendemain, son «*amie*» Melle P... lui apporte le lait du petit déjeuner : «*J'étais couchée négligemment, ma Nina (sa petite chienne) dans mes bras. Melle P..., avec un sourire forcé, m'aborda le vase à la main. Je bus, en posant la tasse sur le lit, je me plaignis que le lait était amer, mauvais (...); et parlant à ma chienne, je dis : en veux-tu, Nina ? je n'en prendrai pas aujourd'hui. Au moment où Nina allait mettre le nez dans le vase, elle l'arracha précipitamment, le jeta dans le pot de chambre et le tout par la fenêtre. la rapidité de son action, son âme atroce qui était peinte sur sa figure, m'eurent bientôt désillés les yeux. L'idée de l'arsenic qui avait été confié entre ses mains me saisit*». Craignant d'être démasquée, Melle P... quitta immédiatement Hautefontaine et après un bref séjour à Soissons, entra au couvent. Suzanne accoucha d'une petite fille qu'elle prénomma Eugénie, mais qui ne vécut que quelques jours.

Réalité ou fiction ? Difficile à dire car, une fois encore, ce récit de tentative d'empoisonnement nous plonge en plein

dans les clichés littéraires de l'époque. La cruauté des passions et l'originalité des procédures de rupture restent toutefois soigneusement policées, évitant les débordements scandaleux à la façon d'un marquis de Sade.

Le temps efface les mauvais souvenirs. Suzanne reprit sa vie brillante à Soissons, de plus en plus éloignée de son mari qui, d'aventure galante en mauvaise affaire, était en train de ruiner le patrimoine familial. C'est ainsi qu'elle tomba amoureuse du «*beau Quinette*» (7), qui venait de ravir la place d'administrateur du département de l'Aisne à son mari. Les deux hommes étaient des activistes révolutionnaires, mais Quinette disposait manifestement de qualités supérieures, ouvrant à notre héroïne des perspectives intéressantes, notamment des entrées dans la capitale. Une fois encore Suzanne choisit lucidement son partenaire et Hautefontaine servit de lieu de rendez-vous aux amants, avec la complicité de l'aïeule (trop naïve ou lucide ?) : «*Que cette nuit fut délicieuse ! non seulement pour l'amour, mais aussi pour l'amitié. Nous entrâmes dans la plus intime confiance ; rien ne pouvait plus nous séparer*»



Fig. 2 : Nicolas Quinette
(Arch. dép. Aisne, 5 Fi Quinette 1 - Cliché J.-L. Girard)

Bientôt, après cette nouvelle aventure sentimentale, Suzanne quitta définitivement Soissons et Hautefontaine (8), pour s'installer à Paris, en pleine tourmente révolutionnaire, comme beaucoup d'autres femmes mondaines de sa génération, attirées par les fastes et les opportunités de la capitale (9). La belle Soissonnaise coupa rapidement tout lien avec son mari, suivant l'exemple d'autres dames du siècle, telle Mme du Barry, qui passa pour ainsi dire sa vie sans voir son époux.

Suzanne devait participer de manière particulièrement intense à la vie mondaine et érotique de la capitale, sociabilité et sexualité se confondant complètement dans ses récits. Elle se targuera même d'avoir inspiré la loi sur le divorce (10). Elle abandonna sa fille unique Clarisse, qui fut élevée par son grand père. Sa dernière grande conquête fut le Conventionnel Hérault de Séchelles. Arrêtée en même temps que lui, on raconte que, lors de la perquisition à son domicile, les agents découvrirent une longue liste de «conspirateurs», qui n'aurait été en réalité que celle de ses amants ! Notons qu'en dépit de ses nombreuses (ou innombrables ?) relations, Suzanne ne tomba jamais enceinte, ce qui prouve qu'en parfaite «professionnelle», elle maîtrisait bien la contraception.

Courtisane ou féministe ?

Une des oeuvres littéraires attribuée à Suzanne s'intitule «*Le journal d'une enfant vicieuse*». Comme son enfance s'est passée presque exclusivement à Hautefontaine, on pouvait espérer y trouver des commentaires sur le village. En fait il n'en est rien, car il s'agit d'un texte apocryphe, dont le véritable auteur serait un certain Hugues Rebel, spécialiste d'ouvrages érotiques, qui emprunta le cotillon de Suzanne pour contourner la cen-

sure. La date d'édition (1903) tend à confirmer qu'il s'agit bien d'une supercherie littéraire. L'auteur n'a d'ailleurs pas compris que Suzanne n'était pas une érotomane, mais une fine mouche maîtrisant parfaitement les stratégies de la séduction.

Le jugement porté généralement sur Suzanne Giroult est sévère. Elle reste «*connue pour d'assez médiocres raisons de conduite et de littérature*» (11), presque uniquement dans le cercle restreint des historiens soissonnais. Ses ouvrages ont été qualifiés comme étant «*d'une physionomie baroque, écrits dans un style sans nom, pétulant, obscur, sentimental et effronté*» (12). L'abbé Pécheur double sa réprobation morale de considérations politiques : «*... il n'y a rien de plus effronté en fait de courtisanes (...)* Ce n'est là qu'un coin bien voilé du tableau de la vie désordonnée que menaient ces réformateurs de la France par la morale, la vertu et la religion, dégagées des vieilles superstitions» (13).

Aujourd'hui encore, on ne lui pardonne pas d'avoir suivi la voie du libertinage, de s'être affichée comme telle toute sa vie et de l'avoir clamé sans arrière pensées. Suzanne a toujours considéré l'amour et, disons-le, le sexe, comme un moyen normal et légitime de s'épanouir et de réussir socialement pour une femme, sans jamais exprimer le moindre remord. Quelle différence avec les «*héroïnes*» de l'époque, décrites par Sade ou Restif de la Bretonne comme payant très cher leur liberté, subissant toutes sortes d'outrages, pour finir en victimes, sacrifiées ou enfermées dans un couvent !

Il est vrai qu'elle semble être restée étrangement indifférente aux grands événements de son époque, soucieuse avant tout de décrire ses toilettes et ses émois. Mais elle incarnait aussi à sa façon la rage de vivre et de jouir d'une population longtemps

exclue du bonheur, apanage exclusif de l'élite. Enfant, elle avait trop contemplé, des fenêtres de la maison de sa grand mère à Hautefontaine, les belles aristocrates montant au château dans un étalage de luxe et d'élégance, pour ne pas vouloir en faire autant. C'était aussi la pensée profonde d'un Danton s'exclamant : «*notre tour est venu de jouir de la vie*», ou encore : «*qui hait les vices hait les hommes !*». Cette conception du monde opposait radicalement Suzanne à son père, le rigoureux Charles Giroult, grand rassembleur de terres et modèle de vertus familiales qui, à l'âge où sa fille courrait les alcôves, était entré pour quelque temps chez les moines trappistes à la suite d'une déception amoureuse.

Finalement le XIX^e siècle ne sera pas libertin et individualiste, comme la vie de Suzanne aurait pu le préfigurer, mais consacrera *a contrario* le triomphe des valeurs incarnées par son père, la recherche de l'ascension sociale par le biais du travail et d'une vie familiale austère. La remise au pas des moeurs fut d'ailleurs inaugurée par la Révolution française elle-même : le 4 octobre 1793, un arrêté de la Commune de Paris enjoignait aux patrouilles de la force publique d'arrêter «*toutes les filles et femmes de mauvaise vie qu'elles trouveraient excitant au libertinage*» (14), et le procureur Chaumette déclara même que la seule place convenable pour une femme était l'intérieur de sa maison. Le Code civil napoléonien devait consacrer cette évolution, en excluant désormais la femme du domaine public et en la soumettant «*définitivement*» au despotisme du mari à l'intérieur du «*sanctuaire domestique*».

Suzanne préfigurait-elle la liberté sexuelle de notre époque ou, prétendant vivre selon le mode dissolu de l'aristocratie finissante, était-elle en retard d'une génération ? Pour ma part, il me semble que sa

volonté de vivre le libertinage comme un moyen de manipuler les autres pour sa seule satisfaction, avec toute la rouerie d'un Dom Juan ou d'un Casanova, dénote toute de même un état d'esprit très «Ancien Régime».

En tout cas, Suzanne la dévergondée possédait au moins une vertu, elle aimait Hautefontaine, dont elle savait apprécier, en femme d'expérience, la douceur des paysages et des lumières comme la sensualité champêtre : «*Ces moments heureux que deux amants m'ont fait éprouver au même degré et dans le même lieu ; ces moments, dis-je, ont trop payé toutes mes infortunes. Charmant réduit, asile de deux sensibles amants, te reverrais-je encore ?*».

NOTES :

(1) Charles Nodier, *Portraits de la Révolution et de l'Empire*, volume I, Taillandier, Paris, 1988, p. 91.

(2) Voir notamment l'excellent article de Robert Attal, «Suzanne Giroult, une courtisane littéraire sous la révolution», *Mémoires de la fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie de l'Aisne*, Tome XLIV (1999), p. 193.

(3) Il s'agissait plus particulièrement, des familles Demory et Ferté, qui s'établiront par la suite à Hautefontaine, et dont des descendants, toujours cultivateurs, deviendront maires du village aux XIX^e et XX^e siècles.

(4) Tous les extraits qui suivent sont tirés de l'autobiographie de Suzanne Giroult, *Illyrine ou l'écueil de l'inexpérience*, signé G... Morency, Paris, an VII. Notons que tous les noms propres sont cités dans cet ouvrage par leurs initiales : HF pour Hautefontaine, Q pour Quinquet etc..

(5) Comtesse de Boigne, *Mémoires*, Mercure de France, Paris, 1986, p. 50.

(6) Il s'agit vraisemblablement du parc de la comtesse de Rothe sur la colline du May, aujourd'hui encore entouré de son mur d'enceinte d'origine.

(7) Nicolas Quinette (1762-1821), notaire, élu député de l'Aisne en 1792, régicide. Membre du Comité de salut public, il fut envoyé enquêter auprès du général Dumouriez, soupçonné de trahi-

son, qui le livra aux Autrichiens, puis lui succéda dans le lit de Suzanne ! Ministre de l'Intérieur sous Napoléon puis préfet de la Somme, il fut, après Waterloo, membre du gouvernement provisoire avec Fouché et Carnot ; proscrit, il mourut en exil à Bruxelles.

(8) Sa grand'mère maternelle, Angélique Courtier, veuve Ringuier, décéda à Hautefontaine le 20 nivôse an VI (9 janvier 1798). Sa fille, la mère de Suzanne, décéda aussi à Hautefontaine à 62 ans, le 27 vendémiaire an VII (18 octobre 1798). Le père, Charles Giroult mourut en 1827 à 94 ans au château de Vivières, acquis comme bien national.

(9) Autres grandes libertines de l'époque : la Lyonnaise Mme Aubry, célèbre sous le nom d'Olympe de Gouges ; la bisontine Mme Davasse de Saint-Armand et Françoise-Augustine Duval d'Eprémèsnil, née à l'île Bourbon, qui montèrent à Paris et furent guillotines sous la Terreur. Suzanne dut apparem-

ment son salut à la chute de Robespierre.

(10) Pour attirer l'attention de Hérault de Séchelles, Suzanne lui aurait adressé une pétition sur le divorce (*Illyrine*, t. 3, p. 42). Sa lettre parut dans le journal de Carra, signée «Une amie zélée de la liberté». Le divorce fut établi par la loi du 20 septembre 1792 et Suzanne se l'appliqua dès 1793. Entre janvier 1793 et juin 1795, sur près de 6000 divorces prononcés à Paris, 71 % furent demandés par des femmes.

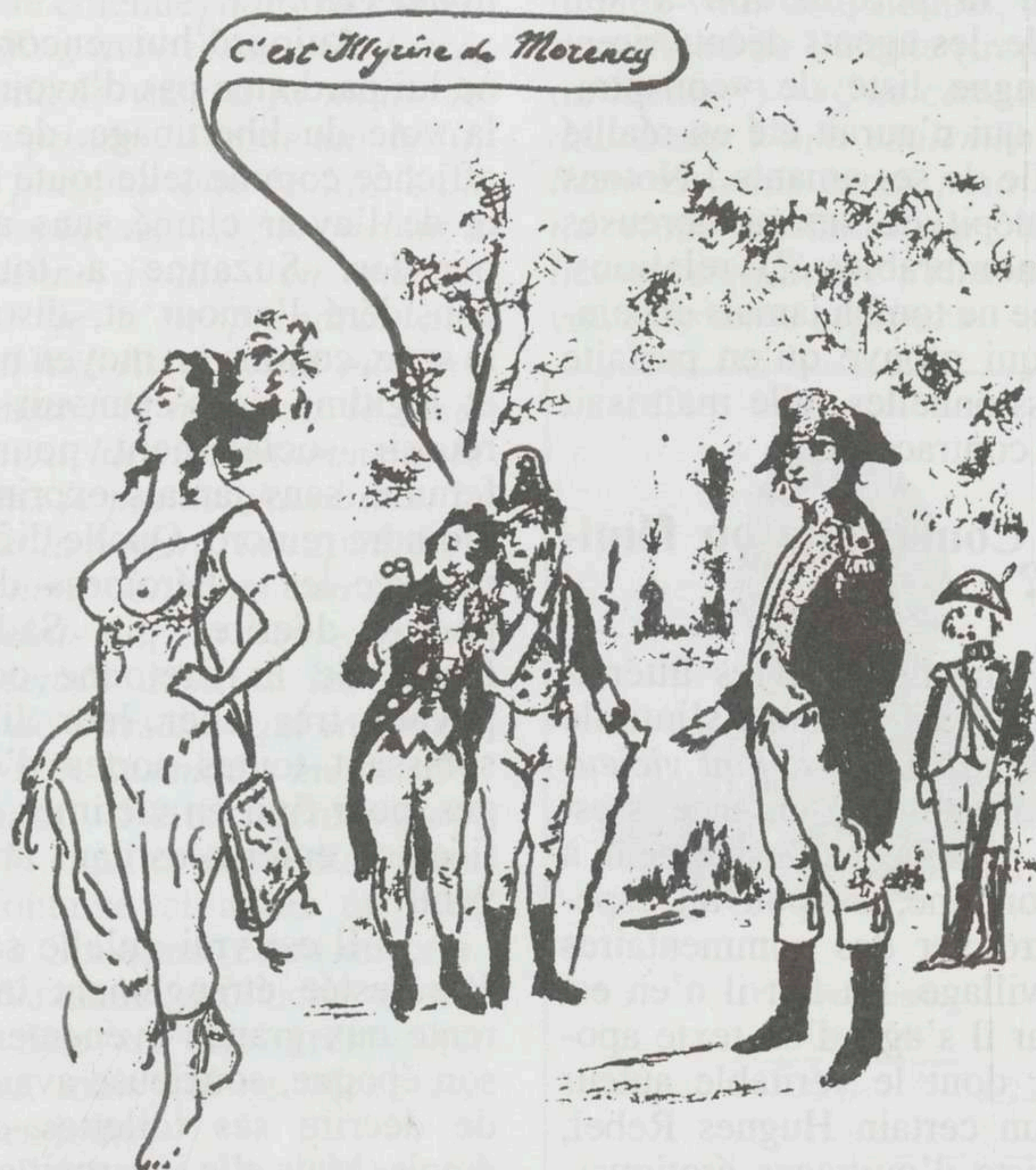
(11) René Hennequin, *La formation du département de l'Aisne en 1790*, Soissons, 1911, p. 225.

(12) Charles Monselet, *Oubliés et dédaignés*, Paris, 1828.

(13) Abbé Pécheur, *Annales du diocèse de Soissons*, T. VIII, Soissons, 1891, p. 280.

(14) *Moniteur Universel*, XVIII, 41-42.

Il put la voir, mais il ne la « connut » pas. Quel dommage !...
Nous n'aurions pas manqué d'avoir sur lui, des détails très précis, et en déshabillé.



Dessin de Bernard Ancien imaginant le jeune Bonaparte croisant Suzanne Giroult (arch. Mun. de Soissons).